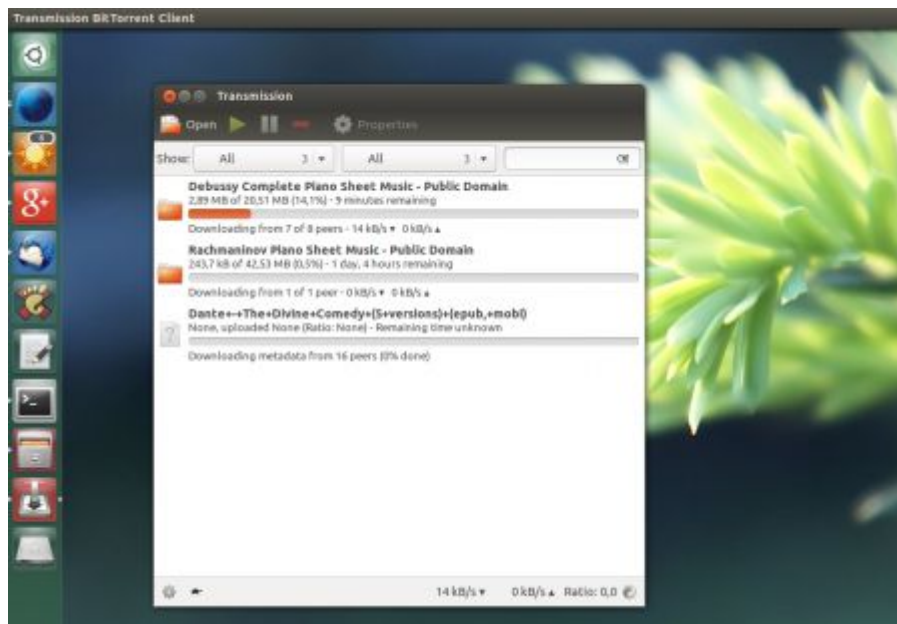


Demain la culture libre direct depuis Unity d'Ubuntu ? #BitTorrent

Lorsque l'on effectue une recherche dans l'interface utilisateur [Unity](#) de la distribution GNU/Linux d'Ubuntu, on nous sort des résultats internes au disque dur de notre ordinateur mais aussi par exemple des références du site Amazon, ce qui avait fait [couler beaucoup d'encre](#) à l'époque.

Et si demain nous pouvions également avoir des fichiers torrents qui, comme chacun le sait ou devrait le savoir, n'abrite pas que des films illégalement partagés mais aussi plein de ressources sous licences libres ?





Ubuntu va ajouter la recherche de torrents pour inclure la culture libre dans l'expérience utilisateur

[Ubuntu Will Add Torrent Search to Embed Free Culture Into User Experience](#)

Andy – 4 janvier 2014 – *TorrentFreak*

(Traduction : Garbust, Fchaix, Asta, Monsieur Tino, RyDroid + anonymes)

Il est prévu d'inclure par défaut dans Ubuntu une nouvelle fonctionnalité qui autorisera les utilisateurs (de The Pirate Bay) à faire leurs recherches BitTorrent directement depuis le bureau Unity. Le créateur de l'outil a informé *TorrentFreak* que bien que des efforts restent à faire, le but de l'outil – qui est soutenu par Mark Shuttleworth, le fondateur de Canonical – est d'apporter la culture libre directement dans l'expérience utilisateur d'Ubuntu.

Au début de décembre a été faite une annonce agréable pour les utilisateurs d'Ubuntu. Le développeur David Callé a [révélé](#) qu'un nouveau *scope* (plugin de recherche) pour torrents était maintenant disponible pour les distributions basées sur Debian

GNU/Linux.

Dans un premier temps, Callé était sceptique sur le fait que le *scope* soit inclus dans Ubuntu par défaut car il retournera inévitablement du contenu illégal. Il a entre autre peur que cela « génère beaucoup de [FUD](#) pour Ubuntu ». Cependant, Mark Shuttleworth, le fondateur de Canonical, a vite dissipé les craintes de Callé.

« L'outil est très utile et il est parfaitement justifié de le rendre disponible par défaut. Nous utilisons les torrents pour distribuer Ubuntu. Alors s'il vous plaît, ne vous retenez pas !? » a [écrit](#) Shuttleworth.

Nous avons rencontré David Callé pour en savoir plus sur son expérience des torrents et ce qui l'a motivé à créer l'outil.

« J'utilise les torrents pour seeder les images ISO de distributions Linux, Ubuntu bien sûr, mais aussi Linux Mint et Fedora. »

« La principale motivation derrière le *scope* pour torrents était d'apporter la culture libre dans l'expérience utilisateur en la proposant dans la barre de recherche de l'OS. Dans cet esprit, je pousse aussi pour que le *scope* Jamendo (un service avec des musiques sous Creative Commons) devienne une des sources de musique par défaut. »

David avait clairement présent à l'esprit dans ses hésitations la question de l'image d'Ubuntu. Quels écueils avait-il prévu à ce stade précoce et a-t-il changé d'avis ?

« J'ai encore des réserves : le prototype actuel utilise la base de [The Pirate Bay](#) en arrière plan et n'en est qu'à ses débuts en matière de filtrage », explique le développeur.

« Étant donné qu'Ubuntu est utilisé dans de nombreuses écoles et administrations publiques, ma condition pour le rendre disponible par défaut est d'avoir un filtrage de licence, pour

promouvoir les travaux sous licence libre et les contenus du domaine public. Les principales conditions d'un projet libre sont le temps et l'intérêt ; en voyant des gens (en particulier le fondateur d'Ubuntu) m'apporter leur aide et leur soutien, je suis devenu plus confiant quant à la réussite de cet objectif. »

Alors que le mot « filtrage » est susceptible de causer quelques troubles, David indique que tous les filtrages peuvent être retirés pour que les utilisateurs puissent, s'ils le souhaitent, bénéficier de la recherche complète proposée par BitTorrent.

« Cela peut paraître un cliché, mais le partage et la liberté sont au cœur de Linux et je ne pense pas que quelqu'un s'investisse dans Linux sans se soucier du protocole BitTorrent », explique-t-il. « Son efficacité est également la raison pour laquelle toutes les distributions Linux utilisent les torrents pour distribuer leurs images. »

Alors que le *scope* des torrents veut tenter un filtrage dans le but de promouvoir les licences libres et le contenu du domaine public, les FAI des utilisateurs de certains pays tentent eux de se débarrasser totalement de sites comme The Pirate Bay. Y aura-t-il des tentatives pour s'opposer à ce problème ?

« Le dash (*NdT : Le tableau de bord*) est une partie importante du bureau Ubuntu et c'est même l'écran d'accueil dans la version pour smartphone/tablette. C'est un meta-moteur de recherche qui agrège de nombreuses sources (à peu près 70, telles que DeviantART, SoundCloud, Amazon, etc.) et le *scope* pour torrents est prévu pour être l'une d'entre elles » explique David.

« Le prototype actuel privilégie les résultats de The Pirate Bay par rapport aux autres sites, il a été vraiment très simple d'y implémenter un filtre pour les contenus adultes.

Cela dit, cela va peut être changer et le projet veut utiliser n'importe quel service BitTorrent qu'il peut exploiter pour donner accès à la culture libre. Il sera disponible partout où ils sont ne sont pas bloqués. »

Le temps dira à quel point le *scope* est pertinent par rapport aux résultats qu'il retourne (le filtrage n'est pas encore au point d'après David), mais pour ceux qui cherchent à utiliser et promouvoir la culture libre c'est probablement quelque chose à suivre.

Le bug #1 d'Ubuntu enfin fixé : Microsoft n'est plus dominant sur le marché

Lorsque la distribution GNU/Linux Ubuntu est sortie en 2004, son père fondateur [Mark Shuttleworth](#) a signalé lui-même le premier « bug » : [Microsoft détient la majorité du marché](#) (Microsoft has a majority market share).

Il s'agissait symboliquement, et avec humour, de montrer le cap à suivre en désignant le principal concurrent.

Aujourd'hui la donne a changé et Shuttleworth a décidé hier de marquer ce bug comme résolu (fix released), quand bien même cela ne signifie pas, loin de là, qu'Ubuntu ait *gagné* comme il s'en explique ci-dessous.

Remarque : Nous en profitons pour signaler que Framasoft sera présent en masse à l'[Ubuntu Party de Paris](#), avec stand et [3 mini-conférences](#) le samedi 1er juin.



Bug #1 : Microsoft détient la majorité du marché

[Bug #1 \(liberation\) : Microsoft has a majority market share](#)

Mark Shuttleworth – 30 mai 2013 – Launchpad Ubuntu

(Traduction : Penguin, Mowee, Cryptie, quack1, @zessx, Asta, misc, MFolschette, Samusz + anonymes)

Aujourd'hui, l'utilisation de l'informatique dans la vie de tous les jours est beaucoup plus importante qu'elle ne l'était en 2004 : les téléphones, tablettes et autres appareils nomades sont devenus une part non négligeable de notre vie numérique. D'un point de vue compétitif, cet édifiant marché est une bénédiction pour la concurrence. Avec notamment iOS et Android, qui tous deux représentent une part significative du marché (Voir [Windows en dessous de iOS et Android réunis](#) avec ce [graphique](#)).

Android n'est peut-être pas mon premier choix de (noyau) Linux, ni le vôtre, mais c'est sans aucun doute une plateforme *open source* qui offre des avantages pratiques et économiques aux utilisateurs, comme à l'industrie. Ainsi, nous avons d'un côté de la concurrence et de l'autre une bonne représentation de l'*open source* dans l'informatique personnelle.

Même si nous n'avons joué qu'un petit rôle dans ce changement, je pense qu'il est important pour nous de reconnaître qu'il a

eu lieu. Du point de vue d'Ubuntu, le bug est maintenant clos.

Évidemment, ce bug a aussi un aspect social. Pour beaucoup, il a fait office de déclaration d'intention. Mais il est préférable pour nous de nous concentrer sur l'excellence de notre propre travail, plutôt que considérer notre impact sur le produit des autres. Depuis les (nombreuses) années que ce bug est référencé, nous avons trouvé comment être excellents dans le cloud, et j'espère que nous trouverons aussi bientôt comment l'être sur les postes de travail des développeurs, et peut-être même sur toute la quantité d'appareils que les utilisateurs réguliers peuvent utiliser. Je préférerais désormais que nous trouvions un cri de ralliement qui célébrerait ces idées et leur management.

Il est important de remarquer que de nos jours, si vous êtes dans le domaine de l'informatique dématérialisée (*NdT : cloud computing*), l'équipe de service d'infrastructure (*NdT : IaaS*) de Microsoft est très compétente et travaille dur pour que Linux soit parfaitement supporté par Azure, ce qui rend le travail avec eux très plaisant. Si l'évolution du marché a peut-être joué un rôle dans tout ça, les circonstances ont changé et les institutions se sont adaptées. Nous nous devons donc de le faire aussi.

Cela dit, il est bon de prendre du recul et de visualiser combien tout cela a changé depuis 2004, et à quelle vitesse ! Avec Ubuntu, notre but est de proposer à tous une expérience utilisateur formidable, que ce soit pour les développeurs, pour la production en entreprise ou tout simplement l'utilisateur final. Et tout cela avec un large support de matériel. Nous évoluons dans un environnement dynamique qui ne cesse de changer d'année en année. C'est donc pour cela que nous devons sans arrêt nous remettre en question, que ce soit au niveau de notre façon de faire, nos pratiques, les outils que nous utilisons ainsi que les relations que nous entretenons en interne et en externe. Corriger ce problème n'en est qu'un tout petit exemple.

Ubuntu est-elle une distribution commerciale ? Et si oui pourquoi le taire ?

Excellent accélérateur de migration Windows vers GNU/Linux, Framasoft soutient et [promeut](#) depuis le début la distribution grand public Ubuntu. Et ce ne sont ni les [annotations](#) de Richard Stallman ni la récente « affaire Amazon » (fort bien explicitée [par Christophe Sauthier](#)) qui nous feront changer d'avis.

Mais cela ne nous empêche pas dans ces colonnes de traduire de temps en temps des articles parfois critiques à son égard, au risque de déclencher des ires dans les commentaires ☐

Ici le journaliste Sam Varghese reproche à [Mark Shuttleworth](#) de ne pas avoir clairement affirmé, et ce dès l'origine, le caractère commercial d'Ubuntu intimement liée à sa société [Canonical](#). C'est ce qui explique pour lui que cette histoire avec Amazon a été si mal prise pour la communauté.

Et de citer alors en exemple la société [Red Hat](#) qui lui semble plus claire dans ses objectifs (de profits). D'ailleurs cette dernière propose deux distributions plutôt qu'une : la « commerciale » [Red Hat Enterprise Linux](#) et la « communautaire » [Fedora](#).

Il est d'ailleurs possible que cette éventuelle confusion soit encore plus forte dans des pays comme la France où la [communauté Ubuntu](#) est très dynamique.

Il est vrai qu'une fois qu'on découvre GNU/Linux (souvent avec Ubuntu), on s'aperçoit qu'il existe bien des différences entre

les [distributions](#). Le *très pratique* mais pas *très libre* [Linux Mint](#) n'est pas la même que la *moins pratique* mais *très libre* [Trisquel](#). La gouvernance et finalité d'une [Debian](#) diffèrent *sensiblement* de celle d'Ubuntu qui s'en est inspirée à la base.

C'est toute la richesse et diversité du logiciel libre et c'est très bien ainsi, non ?



La grande erreur de Mark Shuttleworth

[Mark Shuttleworth's big mistake](#)

Sam Varghese – 26 octobre 2012 – ITWire.com

(Traduction : peopleLa, Bob Young, KoS, Yuston, Gatitac, Hg0, greygjhart)

La semaine dernière a marqué le huitième anniversaire de l'apparition d'Ubuntu sur la scène GNU/Linux. Depuis octobre

2004, de nouvelles versions de cette distribution sont sorties tous les six mois : le buzz initial a été très fort avant de s'estomper peu à peu.

Il est remarquable qu'au fil des ans, chaque fois que Mark Shuttleworth, l'homme qui possède Canonical, la compagnie qui est derrière Ubuntu, introduit une nouvelle fonctionnalité destinée à générer des revenus, des cris et des pleurs se font entendre. Alors, les gens d'Ubuntu essaient de s'expliquer et pour finir, on trouve un semi-compromis qui ne satisfait personne.

La dernière de ces fonctionnalités, dans la version 12.10, fut l'ajout des résultats de recherche d'Amazon aux résultats de recherche habituels. Ce qui signifie un peu d'argent venant d'Amazon pour Canonical (à chaque fois qu'un utilisateur d'Ubuntu achète un produit Amazon à partir de la recherche). Le [compromis](#) a été d'en faire une fonctionnalité optionnelle.

De telles situations se sont déjà produites par le passé, et se reproduiront encore à l'avenir. Il y a selon moi une raison simple à cela : Mark Shuttleworth n'a pas réussi à formuler une vision claire du projet Ubuntu à ses débuts. Grave erreur.

Lorsqu'Ubuntu est sortie pour la première fois, il y a eu beaucoup de discussions à propos de la signification de la formule : l'humanité en partage (*NdT : humanity to others*). Il y avait un tas de fonctionnalités cools, qui mettaient l'accent sur l'implication de la « communauté ». Des cédéroms étaient livrés gratuitement aux gens. On aurait dit une œuvre de bienfaisance du logiciel libre gonflée aux stéroïdes. Ou à l'[EPO](#), à la Lance Armstrong (*en français dans le texte*) si vous préférez.

Mais il n'y a jamais eu de discussions à propos du fait qu'Ubuntu est une distribution commerciale ; elle a besoin de générer du profit pour exister. Shuttleworth a les poches profondes mais elles ne sont pas sans fond. Le logiciel a beau

être gratuit, il faut néanmoins que les comptes atteignent un jour l'équilibre.

À l'opposé, lorsque Red Hat, de loin l'entreprise générant le plus de profits grâce à GNU/Linux, est née, en 1994, tout le monde savait que son but était de générer de l'argent grâce au système d'exploitation libre. Il n'y avait pas d'illusions. C'est pourquoi en 1997, lorsque j'ai pour la première fois entendu parler de GNU/Linux, la communauté du logiciel libre surnommait déjà Red Hat la « Microsoft » des distributions Linux !

Mais au fil des ans, Red Hat a acquis beaucoup de karma positif auprès de la communauté. Elle contribue largement au progrès de Linux en recrutant une bonne partie des développeurs contribuant au noyau. Elle finance des activités périphériques pour participer à la croissance de l'écosystème des logiciels libres.

Personne n'a dit le moindre mal d'Ubuntu à ses débuts. Mais à certains moments en cours de route, quand il s'agissait d'incorporer des fonctionnalités en vue de générer des revenus, les utilisateurs se sont dressés en masse. On ne peut pas leur en vouloir; ils avaient été amenés à croire que la communauté était primordiale et ils ont réagi.

Après quelques-unes de ces confrontations, Shuttleworth a levé le pied et poursuivi sur le chemin qu'il avait choisi. Il ne pouvait pas vraiment faire autrement, après les critiques d'abord douces puis amères soulevées par ses tentatives progressives d'introduire des fonctionnalités commerciales.

Les membres de la communauté n'ont rien contre ceux qui gagnent de l'argent grâce à des logiciels libres. [Patrick Volkerding](#), créateur et mainteneur principal de la distribution [Slackware](#), est considéré par beaucoup comme un héros pour avoir toujours fourni à ses utilisateurs la distribution qu'ils voulaient. En retour, ces utilisateurs

achètent tout ce qu'il produit pour qu'il gagne de l'argent et continue son travail. Et sa distribution est [demeurée bénéficiaire](#) la majeure partie de son existence.

Mais Shuttleworth a plus ou moins creusé sa propre tombe. Il aurait dû être clair quant au chemin qu'il allait prendre, clair à propos de son but, et faire attention à ce que son plan soit transparent. Une société basée sur GNU/Linux doit tracer son chemin différemment d'une société ordinaire ; peut être que Shuttleworth n'en avait pas conscience.

Quelle qu'en soit la raison, son manque de communication a abouti à ce qui s'est produit avec les résultats de recherche Amazon et ce qui s'en suivra. C'était la grosse erreur de Mark Shuttleworth.

Crédit photo : [Stephen Walli](#) (Creative Commons By-Sa)

Ubuntu 11.04 et son interface Unity : l'ordinateur idéal pour l'éducation ?

Sortie tout récemment, la dernière version 11.04 de la distribution GNU/Linux [Ubuntu](#) offre une spectaculaire nouvelle interface graphique baptisée **Unity** (cf cette [vidéo](#)) que Mark Shuttleworth lui-même n'hésite pas à qualifier de « changement le plus important jamais réalisé sur Ubuntu ».



Et si cette interface^[1] se révélait être idéale pour le monde

de l'éducation ?

C'est l'hypothèse avancée ci-dessous par Christopher Dawson (ZDNet) en appuyant ses dires par la similarité d'usage avec les smartphones dont nos étudiants sont friands et familiers.

Mais vous ne serez peut-être pas d'accord, d'autant que le chroniqueur s'aventure également à affirmer (ce qui ressemble un peu à un argument pro Mac) que les étudiants sont « des consommateurs peu intéressés à comprendre ce qu'il y a sous le capot » et que « moins ils en voient et mieux ça vaut ».

PS : Pour info, Framasoft sera présent « en force » à la prochaine [Ubuntu Party de Paris](#) du 27 au 29 mai prochain.

Ubuntu 11.04 : l'ordinateur idéal pour l'éducation ?

[Ubuntu 11.04: The ultimate educational desktop?](#)

*Christopher Dawson – 5 mai 2011 – ZDNet Education
(Traduction Framalang : Don Rico et Goofy)*

J'utilise Ubuntu 11.04 depuis la version alpha, et c'est mon système d'exploitation principal sur les divers netbooks qui vadrouillent chez moi. Mes lecteurs réguliers savent que j'utilise Ubuntu depuis un bout de temps, que ce soit comme serveur ou comme système d'exploitation pour mon ordinateur. Ces temps-ci, je passe beaucoup de temps sur mon Mac, qui est génial, mais c'est plus fort que moi : je me dis que la dernière version d'Ubuntu pourrait bien être l'ordinateur idéal dans le domaine de l'éducation, pour un tas de raisons.

D'ailleurs, il pourrait bien damer le pion à OS X et devenir mon système d'exploitation favori, mais pour l'instant la question n'est pas là. Le monde de l'éducation a plus à gagner que moi avec Ubuntu 11.04. Voici pourquoi.

La première fois que j'ai essayé Ubuntu, c'était sur de vieux

ordinateurs de mon lycée, il y a quelques années, pour tenter d'économiser de l'argent avec des logiciels gratuits et prolonger un peu la vie de quelques ordinosaures. Ça a fonctionné, mais depuis, Ubuntu a fait bien du chemin. Et nos utilisateurs aussi, qu'ils soient adultes ou étudiants. Nous utilisons tous couramment des téléphones sous Android ou des iPhones et naviguons dans une interface qui assume sans complexe n'être **pas du Windows**. C'est là qu'intervient la nouvelle interface Unity. Steven J. Vaughan-Nichols a interviewé le fondateur de Canonical, Mark Shuttleworth, qui l'évoque en ces termes :

Shuttleworth a commencé par préciser que selon lui, le point le plus important avec Unity dans Ubuntu 11.04, c'était « d'apporter à un large public de consommateurs ce qui a toujours été au cœur de la plateforme Linux : du plaisir, des libertés, de l'innovation et des performances... »

Dans le domaine éducatif, bien plus que dans la plupart des industries, nos utilisateurs sont très consommateurs (du moins la plupart ont-ils une approche de consommateurs pour les nouvelles technologies). Il existe des exceptions remarquables, bien sûr. Je me garderais bien de ranger [Karl Frisch](#) parmi les consommateurs, par exemple, et beaucoup de ceux qui utilisent les technologies de manière vraiment innovante ne le sont certainement pas plus.

Mais nos étudiants, qui sont pourtant connectés en permanence, ignorent en général tout de ce qui se passe sous la coque de leur iPhone ou de leur PC sous Windows 7, et qui plus est, ils s'en fichent. Qu'on l'aime ou le déteste (partisans et détracteurs sont également nombreux), Unity remplit fort bien sa mission en masquant les entrailles de Linux pour attirer les accros de Windows comme des abeilles sur le miel. Avec Unity, la partie visible, c'est tout ce dont vous avez besoin.

Dans les établissements scolaires, cela revient à pouvoir choisir son navigateur Web, des logiciels de bureautique si

vous n'avez pas opté pour une application en ligne, et tous les logiciels éducatifs que vous déciderez d'utiliser. Moins les étudiants et les professeurs en voient et mieux ça vaut (en-dehors des cours qui exigent d'en savoir ou d'en faire plus). Après tout, ils devraient surtout concentrer leurs efforts sur l'apprentissage et pas sur les joujoux high-tech, les gadgets ou autres sources de distraction qu'ils auraient sous la main.

En fait, Unity se rapproche d'Android plus que n'importe quel système d'exploitation avant lui. Ubuntu a enfin cessé de vouloir à tout prix imiter Windows ou OS X avec les bureaux Gnome et KDE, et c'est à présent le seul système de bureau à offrir une expérience proche de celle des appareils mobiles, ce qui parle à une vaste catégorie d'utilisateurs. Ces utilisateurs de téléphones Android ou d'iPhones basculent avec facilité entre les espaces de travail et les écrans où sont regroupées les icônes des applications qu'ils utilisent le plus fréquemment. On retrouve ce même fonctionnement avec Unity, qui simplifie l'utilisation d'un système stable et gratuit.

Et voilà qu'on reparle de gratuité. Il y a presque six ans, lorsque j'ai installé Ubuntu pour la première fois dans ce labo de misère, c'était parce qu'il était gratuit et ne craignait pas les programmes malveillants. Aujourd'hui, les programmes malveillants ne présentent dans l'ensemble toujours aucun danger, et le système d'exploitation reste libre et gratuit.

À l'évidence, si votre établissement a besoin d'applications essentielles à son activité qui ne sont pas disponibles sur Ubuntu, il faudra aller voir ailleurs. Sans même se pencher sur Edubuntu et les tonnes de logiciels éducatifs libres disponibles dans les dépôts d'Ubuntu, la grande majorité des établissements trouveront de quoi satisfaire pleinement leurs besoins dans l'interface épurée d'Unity. Pour ne rien gâcher, Ubuntu 11.04 démarre en un clin d'œil, sa prise en mains est

facile quel que soit le niveau de l'utilisateur, et il fonctionne à merveille sur tous types de machines, de l'ordinateur de bureau le plus complet au plus petit des netbooks. Finies les versions remixées pour netbooks, juste une interface « unifiée » d'une machine à l'autre.

Shuttleworth sera le premier à reconnaître qu'il reste du chemin à faire, mais c'est un projet qui a franchi un pas décisif pour marquer sa différence. Et cette différence peut profiter directement aux professeurs et aux élèves, s'ils désirent retrouver sur leur ordinateur de bureau et leur laptop l'utilisation intuitive de leur smartphone.

Notes

[1] Crédit photo : [Okubax](#) (Creative Commons By)

Geektionnerd : Unity

Créant l'évènement lundi dernier en ouverture de la conférence des développeurs d'Ubuntu, à Orlando au États Unis, Mark Shuttleworth a annoncé, en bon communicant : « *le changement le plus important jamais réalisé* » pour la prochaine version de cette distribution GNU/Linux orientée grand public.

Quelques semaines seulement après la sortie de la nouvelle version [10.10 Maverick Meerkat](#), nous voilà donc tous déjà impatients qu'arrive la suivante...

Parlant d'un changement *risqué*, le PDG de Canonical a en effet annoncé qu'Ubuntu 11.04, nommée « Natty Narwhal », utiliserait une nouvelle interface graphique par défaut : « Unity ». Développée depuis mai 2010, cette interface est déjà utilisée pour la version netbook d'Ubuntu 10.10. Elle est développée

dans l'idée de gaspiller un minimum d'espace d'affichage (par les barres de tâches, d'icônes, ou de titre des fenêtres), pour permettre une utilisation optimisée des petits écrans des netbooks.

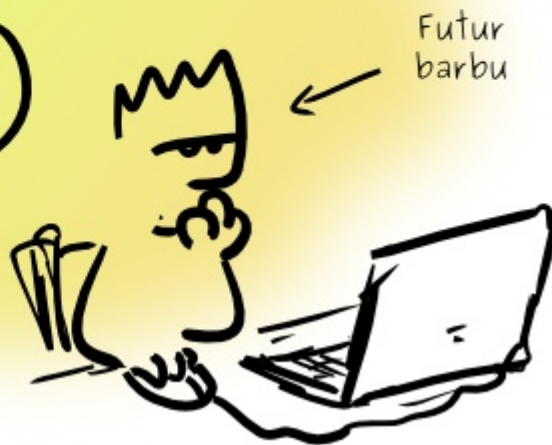
En observateur avisé, la nouvelle n'a pas échappée à [Gee](#) qui fait de cette nouvelle interface la définition du Geektionnerd cette semaine.

UNITY

Nouvelle interface graphique qui remplacera, à terme, Metacity sur le Gnome d'Ubuntu.

C'est tout beau, c'est tout lisse. Je ne dis pas à quoi ça me fait penser pour pas troller.

Mais ça me donne quand même envie de faire Ctrl+Alt+F2...



Futur barbu

On a d'ailleurs vu pas mal de discussions enflammées sur le soi-disant abandon de Gnome chez Ubuntu. . .

Ce qui est complètement débile, vu qu'on parle juste du gestionnaire de fenêtres et non de l'environnement de bureau... D'ailleurs ça fait un moment que beaucoup ont déjà enterré Metacity au profit de Compiz !

C'est les développeurs de Gnome Shell qui doivent tirer la tronche...



PS: Je reviens de ma salle de bain où j'étais allé vérifier un détail mais non, j'ai beau revenir régulièrement à la console système en passant CTRL+ALT+F1 et n'utiliser résolument que Compiz depuis sa sortie en 2006, je ne suis pas plus barbu que le geek de la BD.

Crédit : [Simon Gee Giraudot](#) (Creative Commons By-Sa)

Marketing et ergonomie, la touche finale d'Ubuntu qui fait avancer le logiciel libre

Ubuntu. Ce simple mot peut à la fois [rassembler des milliers](#) de personnes [en un week-end](#) et dans le même temps susciter moqueries, trolls, et critiques.



Il n'empêche que cette [distribution GNU/Linux](#), [que l'on ne présente plus](#), a gagné [en à peine six ans](#) d'existence une remarquable popularité auprès des nouveaux utilisateurs de systèmes d'exploitation libres. Ils y découvrent une indubitable simplicité d'utilisation et une [communauté d'utilisateurs dévoués](#), accueillants et prêts à consacrer aux nouveau venus le temps nécessaire à leur apprentissage, un

temps passé à reconquérir leurs libertés perdues dans les systèmes propriétaires.

Mais tout n'est pas rose avec Ubuntu. Certains voient en effet cette distribution en couleur [poil-de-chameau](#). Pour ses détracteurs, Ubuntu ne mérite pas toute l'attention qu'on lui accorde et [fait de l'ombre aux autres projets](#). De plus, ce système, emballé dans du papier cadeau aux couleurs chaudes se contenterait de singer jusque dans leurs défauts les systèmes propriétaires dont les icônes, la maniabilité à la souris et les effets graphiques séduisent les utilisateurs peu soucieux de technicité. Défauts parmi lesquels, la fin du pilotage intégral du système en ligne de commande pourtant si chère aux administrateurs système, ou encore une approche marketing qui diluerait les valeurs du logiciel libre.

Six ans, [c'est presque l'âge de raison](#), cette période où l'on n'est plus petit, mais pas encore tout à fait grand. C'est peut-être cet âge-là qu'a atteint le projet de Mark Shuttleworth^[1] révélé (une fois de plus) au travers du dernier billet de son fondateur et mécène comme une distribution « clicodrome », accompagnée d'un marketing professionnel et soigné, et destinée à séduire le plus large public possible... Dans ce long billet, spontanément traduit en l'espace de deux heures par une dizaine de contributeurs répondant à l'appel d'[Olivier Fraysse \(Ubuntu-fr\)](#) sur [Twitter](#)^[2], Mark Shuttleworth revient sur les motivations qui l'animent au quotidien, et que les milliers de contributeurs faisant la réussite assez inédite d'Ubuntu semblent bien partager.

Introduction rédigée collaborativement par Olive, Poupoul2, JoKot3, Goofy et Siltaar.

Réflexions sur Ubuntu, Canonical et la route vers l'adoption des logiciels

Libres

[Reflections on Ubuntu, Canonical and the march to free software adoption](#)

Mark Shuttleworth – 14 septembre 2010

(Traduction Framalang : [@olivierfraysse](#), [@Gordontesos](#), [@ldemay](#) alias [Louis Demay](#), [@okhin](#), [@Siltaar](#), [@tshirtman](#), [@winael](#), [@pierretravers](#), [@ricomoro](#) et [@framsoft](#))

Poussé en partie par les critiques concernant la contribution de Canonical au code du noyau Linux ou à l'infrastructure profonde de GNOME, j'ai cherché à savoir si j'avais la conscience tranquille : est-ce que je fais bien mon travail ? Ma manière de le faire convient-elle ? Il est important pour moi de savoir que ce que je fais est utile aux autres et contribue à un monde meilleur. Et dans mon cas, il s'agit d'une redistribution en proportion de la bonne fortune que j'ai pu connaître.

Deux messages que j'ai reçus le mois dernier définissent sans doute ce que je pense apporter à la communauté. Le premier, c'est un mot de remerciement arrivé de Nouvelle-Zélande, quelqu'un constatant qu'Ubuntu 10.04 change vraiment la donne dans son foyer. Pour lui, c'est une sorte de petit miracle de générosité si cet environnement complet, intégré et fonctionnel existe et est maintenu par des milliers de personnes. Quant au deuxième, c'est un contrat d'assistance avec une entreprise pour les dizaines de milliers de poste de travail fonctionnant sous Ubuntu 10.04 qu'elle utilise. Ces deux messages illustrent les piliers jumeaux du projet Ubuntu et de Canonical : apporter au monde entier l'extraordinaire générosité de la communauté du logiciel libre, comme un cadeau, gratuit, léger et cohérent, et le faire de manière pérenne.

Dans le premier cas, celui de Nouvelle-Zélande, quelqu'un apprend à ses enfants comment utiliser un ordinateur dès leur

plus jeune âge, se rend compte de tout ce qu'apporte Ubuntu par rapport à Windows, et à quel point il est plus simple d'aborder l'informatique avec Ubuntu lorsqu'on s'adresse à des enfants. Pour cette famille, le fait qu'Ubuntu leur apporte l'univers du logiciel libre en un paquet harmonieux et soigné est extraordinaire, c'est une grande avancée, et ils en sont très reconnaissants.

C'est une histoire que j'espère voir se répéter des millions de fois. Et c'est une histoire qui donne bonne réputation et grande satisfaction, pas qu'à moi, pas qu'à ceux qui consacrent leur passion et leur énergie à Ubuntu, mais aussi à tous ceux qui contribuent au logiciel libre de manière générale. Ubuntu ne mérite pas à elle seule tous les honneurs, elle fait partie d'un écosystème large et complexe, mais sans elle, cette distribution de logiciels libres n'aurait pas la même portée ni la même force. Nous savons tous que le corps du logiciel libre a besoin de nombreux organes, de nombreuses cellules, chacun ayant ses propres priorités et intérêts. Le corps ne peut exister qu'avec chacun d'entre eux. Nous sommes une petite composante d'un vaste ensemble, et c'est un privilège pour nous d'assumer nos responsabilités en tant que distribution. Nous devons donner un point de départ à ceux qui débiteront leur voyage dans le monde du logiciel libre avec Ubuntu, et nous nous efforçons de nous assurer que toutes ces pièces s'accordent bien ensemble.

Ubuntu, et les possibilités qu'elle crée, n'aurait pu naître sans l'extraordinaire communauté Linux, qui elle-même n'existerait pas sans la communauté GNU, et n'aurait pas pris autant d'importance sans les efforts d'entreprises comme IBM et Red Hat. Et ç'aurait été une toute autre histoire sans les gens de Mozilla, ou Netscape avant eux, GNOME et KDE, et Google, ainsi que tout ceux qui contribuent de façons différentes à cet empilement, rendent le tout meilleur. Des dizaines de milliers de personnes qui ne sont pas directement associées à Ubuntu contribuent à rendre cette histoire bien

réelle. Beaucoup d'entre eux y travaillent depuis plus d'une décennie... un succès soudain exige un gros travail en amont, et Ubuntu n'est sur le marché que depuis six ans. Ubuntu ne peut donc pas être crédité seul de la satisfaction qu'elle apporte à ses utilisateurs.

Néanmoins, le projet Ubuntu apporte quelque chose d'unique et d'ineestimable au logiciel libre : un dévouement total aux utilisateurs et à l'ergonomie, à l'idée que le logiciel libre devrait être « pour tout le monde », d'un point de vue économique et d'un point de vue facilité d'utilisation, et à la volonté de traquer les problèmes qui y nuisent. Je perçois ce dévouement comme un don à ceux qui ont contribué à l'une de ces briques. Si nous pouvons multiplier par dix l'adoption du logiciel libre, nous aurons multiplié la valeur de votre générosité par dix, décuplé l'importance de toutes les heures passées à résoudre un problème ou à créer quelque chose de formidable. Je suis très fier de consacrer autant de temps et d'énergie à Ubuntu. Oui, je pourrais faire beaucoup d'autres choses, mais rien d'après moi qui aurait un tel impact sur le monde.

Je conçois que tout le monde ne perçoive pas les choses de cette façon. Multiplier l'audience de son travail par dix sans apporter de contribution au projet pourrait passer pour du parasitage, ou seulement décupler l'afflux de rapports de bogues. On pourrait avancer que peu importe notre générosité envers les utilisateurs finaux, si les développeurs en amont ne prennent que le code en considération, alors tout apport en dehors du code ne sera pas comptabilisé. Je ne sais pas bien comment y remédier – je n'ai pas créé Ubuntu comme un moyen d'écrire beaucoup de code, car ça ne me paraissait pas être ce dont le monde avait besoin. Le logiciel libre avait besoin d'un moyen pour aller de l'avant, d'amener le code déjà existant à un haut niveau de qualité et de fiabilité. La plupart des éléments du bureau étaient déjà en place – et le code affluait – il n'était simplement pas livré d'une manière

qui lui permettrait d'être adopté ailleurs que sur les serveurs, par un public plus large.

Le second e-mail, dont je ne peux citer d'extraits, était en substance un contrat de services confié à Canonical pour aider une entreprise à migrer plus de 20 000 machines de bureau de Windows à Ubuntu. Nous avons récemment signé plusieurs accords d'échelle similaire, et le rythme augmente à mesure que la confiance en Ubuntu grandit. Alors que GNU/Linux est depuis longtemps reconnu comme un système de bureau intéressant pour les développeurs motivés et inspirés, il y a un écart entre cette utilisation et le besoin des grosses entreprises. À ma connaissance, aucune autre entreprise ne se consacre entièrement à la production d'un système de bureau libre, et je suis fier que Canonical joue ce rôle. Il me peinerait que tous les efforts de la communauté du logiciel libre ne puissent servir à ces utilisateurs. Il n'y a rien de propriétaire ou de secret dans les postes de travail dont Canonical assure le support dans ces grandes entreprises. Ce qui m'émerveille le plus, c'est que dans les cas de la famille de Nouvelle-Zélande et de cette entreprise, il est question du même code. Voilà à mon sens la véritable promesse du logiciel libre : lorsque je participais moi-même à des projets open-source, j'ai toujours été ravi que mon travail subvienne à mes besoins, mais qu'il soit également utile au plus grand nombre.

Ubuntu n'est qu'une petite partie de cet immense écosystème, mais je suis fier que nous ayons intensifié nos efforts pour relever ces défis. Canonical adopte une approche différente des autres entreprises qui travaillent dans l'univers Linux, non pas comme critique implicite des autres, mais simplement parce que c'est l'ensemble des valeurs que nous défendons. C'est une force pour le logiciel libre qu'un tel nombre d'entreprises différentes poursuivent autant d'objectifs importants.

Au cours des dernières semaines, on a suggéré que l'action de Canonical est égoïste et non dédiée au bénéfice d'une

communauté plus large. C'est une critique blessante car la plupart d'entre nous ressentons justement le contraire : notre motivation, c'est tout faire pour servir la cause du logiciel libre, au bénéfice à la fois des utilisateurs finaux et de la communauté qui le produit, et nous sommes convaincus qu'élaborer Ubuntu et travailler pour Canonical sont les meilleures façons d'atteindre ce but. Ces critiques ont provoqué de nombreuses discussions et réflexions chez chacun de nous et chez Canonical. Ce billet s'inscrit dans cette réflexion : j'y témoigne de ce que je ressens lorsque je contribue, et pourquoi je suis fier du travail que j'accomplis chaque jour. Que faisons-nous pour le logiciel libre ? Et que fais-je moi-même ?

Pour commencer, nous le fournissons. Nous réduisons la friction et l'inertie qui empêchent les utilisateurs d'essayer les logiciels libres et de décider eux-mêmes s'ils les aiment suffisamment pour s'y plonger. Aujourd'hui, des centaines de développeurs de logiciels libres, traducteurs, concepteurs, porte-parole, ont l'occasion de prendre part au mouvement, parce qu'il est facile pour eux de faire le premier pas. Et ce n'est pas un travail aisé. Songez aux années d'efforts que nécessite la conception d'un simple installeur pour Linux comme <http://www.techdrivein.com/2010/08/...>, qui est l'aboutissement d'énormes quantités de travail par plusieurs groupes, mais qui sans Canonical et Ubuntu n'aurait jamais vu le jour.

Des milliers de personnes se contentent de concevoir des logiciels libres pour elles-mêmes, et ce n'est pas un crime. Mais la volonté d'en faire quelque chose que d'autres pourront explorer, utiliser et apprécier doit également être plébiscitée. Et c'est une valeur qui est fortement mise en avant dans la communauté Ubuntu : si vous lisez <http://planet.ubuntu.com>, vous verrez que l'on se réjouit grandement de compter des ***utilisateurs de logiciels libres***. En tant que communauté, c'est pour nous une immense

satisfaction de voir que des gens les ***utilisent*** pour résoudre leurs problèmes quotidiens. C'est plus satisfaisant pour nous que des récits sur l'amélioration de sa rapidité ou l'ajout d'une fonctionnalité. Certes, nous jouons sur les deux tableaux, mais notre communauté mesure davantage l'impact sur le monde que l'impact sur le code. Tous ses membres sont généreux de leur temps et de leur expertise, et il s'agit là de leur récompense. Je suis fier du fait qu'Ubuntu attire des personnes généreuses dans leurs contributions : à leurs yeux, ces contributions prennent de la valeur si elles sont retravaillées par d'autres, et qu'elles n'y perdent pas. C'est pourquoi nous nous réjouissons de l'existence de Kubuntu, Xubuntu, PuppyLinux et Linux Mint. Ces distributions ne marchent pas sur nos plate-bandes, elles se tiennent sur nos épaules, tout comme nous nous tenons sur les épaules de géants. Et c'est une bonne chose. Notre travail a plus de sens et plus de valeur parce que leur travail atteint des utilisateurs que le nôtre seul ne peut pas atteindre.

Quoi d'autre ?

Nous réparons ses défauts, aussi. Prenons par exemple le projet [PaperCut](#), né parce que l'on s'est rendu compte que cette technologie formidable et les efforts que l'on consacre à réaliser un projet aussi complexe que le noyau Linux se trouvent diminués si l'utilisateur moyen n'obtient pas le résultat escompté alors que tout devrait fonctionner sans accroc. Des centaines de Papercuts ont été réparés, dans de nombreuses applications, ce qui ne bénéficie pas qu'à Ubuntu mais aussi à toutes les autres distributions qui intègrent ces applications. Ça n'a rien de simple : songez aux milliers de suggestions à trier, à la coordination des réparations et à leur partage. Grâce aux efforts sans répit d'une équipe nombreuse, nous changeons la donne. Épargner une heure par semaine à des millions d'utilisateurs représente un trésor d'énergie économisée, que l'utilisateur peut alors consacrer à une utilisation plus efficace du logiciel libre. L'équipe

Canonical Design est à l'origine du projet Papercuts, mais les plus méritants sont les personnes comme [Vish et Sense](#), qui sont venus gonfler nos rangs. Chaque patch a son importance, sur le poste de travail <http://ubuntuserver.wordpress.com/2...> et sur le serveur.

À un niveau plus personnel, un élément clé auquel je consacre de l'énergie est la direction, la gouvernance et la structure de la communauté. Aux débuts d'Ubuntu, j'ai passé beaucoup de temps à observer les différentes communautés qui existaient à l'époque, et comment on y gérait les inévitables tensions et divergences qui apparaissent lorsque beaucoup de fortes personnalités collaborent. Nous avons conçu l'idée d'un code de conduite qui assurerait que nos passions pour ces technologies ou ce travail ne prennent pas le dessus sur notre objectif principal : amener des gens de divers horizons à collaborer sur une plateforme commune. Je suis ravi que l'idée se soit étendue à d'autres projets : nous ne voulons pas garder jalousement ces idées, designs ou concepts, ce serait l'inverse de notre objectif premier.

Nous avons mis en place une structure simple : un forum technique et un conseil communautaire. Cette organisation est désormais courante dans beaucoup d'autres projets. Alors qu'Ubuntu se développe, la gouvernance évolue également : des équipes s'occupent de diriger des groupes tels que Kubuntu, les forums et les canaux IRC, fournissent conseils et orientation aux équipes des LoCo^[3], aux modérateurs, aux opérateurs et aux développeurs, qui à leur tour s'efforcent d'atteindre la perfection technique et l'aisance sociale au sein d'une immense communauté mondiale. C'est fantastique. Ceux qui viennent participer à Ubuntu sont en général autant motivés par le désir d'appartenir à une merveilleuse communauté que par celui de résoudre un problème spécifique ou d'alléger la charge de travail d'un groupe.

Avec le temps, certains s'aperçoivent qu'ils ont le don

d'aider les autres à être plus productifs : résoudre les conflits d'opinion, assurer l'organisation d'un groupe pour permettre de réaliser ce qu'un individu seul n'aurait pu accomplir. La structure de gouvernance d'Ubuntu leur crée l'opportunité de montrer leur valeur : ils forment le pivot et la structure qui permettent à cette communauté de s'adapter, de rester productive et agréable.

Défendre les valeurs d'un projet comme Ubuntu nécessite une vigilance constante. Lorsqu'on débute et que l'on affiche une ligne directrice précise, on n'attire en général que ceux qui sont sur la même longueur d'ondes que nous. Lorsque le projet gagne en envergure et en visibilité, il attire TOUT LE MONDE, car les gens veulent être là où ça bouge. Ainsi, les valeurs auxquelles on tient peuvent vite finir noyées dans la masse. C'est pourquoi je m'implique autant dans le travail du Conseil Communautaire d'Ubuntu et des équipes communautaires de Canonical. Les deux font preuve d'une grande perspicacité et ne rechignent pas à la tâche, ce qui fait de cette partie de mon travail un vrai plaisir.

Le Conseil Communautaire d'Ubuntu prend très au sérieux sa responsabilité en tant que dépositaire des valeurs des projets communautaires. Le CC est en grande partie composé de personnes qui ne sont pas affiliées à Canonical, mais qui croient que le projet Ubuntu est important pour le logiciel libre dans son ensemble. Jono Bacon, Daniel Holbach, et Jorge Castro, par exemple, sont des professionnels qui savent comment rendre une communauté productive et en faire un lieu de travail agréable.

Quelque chose d'aussi gros que la communauté Ubuntu ne peut être porté à mon seul crédit, ni à aucun autre, mais je suis fier du rôle que j'ai joué, et motivé pour continuer tant que ce sera nécessaire. Depuis quelques années, je me consacre davantage à mettre en avant le rôle du design dans le logiciel libre. Je suis convaincu que l'Open Source produit la meilleure qualité de logiciels qui soit, mais nous devons nous

pencher sur l'expérience que nous souhaitons créer pour nos utilisateurs, que ce soit sur le bureau, les netbooks ou les serveurs. Je me suis donc beaucoup employé à encourager diverses communautés – celle d'Ubuntu et d'autres qui travaillent en amont – à réserver un bon accueil à ceux qui portent sur le logiciel libre un regard d'utilisateur final et non celui d'un codeur chevronné. C'est un changement de fond dans les valeurs de l'Open Source, et je ne pourrai l'accomplir seul, mais je suis tout de même fier d'être un défenseur de cette approche, et heureux qu'elle soit de plus en plus partagée.

Des designers travaillaient dans le logiciel libre avant que nous ne donnions cette impulsion. J'espère que l'insistance de Canonical sur l'importance du design leur facilite la tâche, que la communauté au sens large est plus sensible à leurs efforts et plus réceptive à leurs idées. En tout cas, si vous accordez ***vraiment*** de l'importance au design des logiciels libres, l'équipe de designers de Canonical est faite pour vous !

Je travaille moi aussi sur le design, et j'ai surtout participé à la conception détaillée de Unity, l'interface d'Ubuntu Netbook Edition 10.10. C'est une évolution de l'ancienne interface UNR, qui a surtout pour fonction de montrer que le poste de travail Linux n'a pas à rester bloqué dans les années 90. Nous allons tenter d'élaborer de nouvelles façons efficaces d'utiliser les ordinateurs.

J'ai été ravi de constater la vitesse à laquelle des centaines de projets ont adopté les fonctionnalités de Unity. Leur but est de rendre Linux plus facile d'utilisation et plus élégant. Ce rythme d'adoption permet de mesurer combien nous réduisons la difficulté pour les nouveaux utilisateurs qui découvrent une meilleure façon d'utiliser leur PC.

Si nous nous contentions du design sans nous occuper de la mise en application, on pourrait nous accuser d'attendre que

les autres fassent le travail à notre place, alors je suis également fier de diriger une équipe géniale qui se charge de l'implémentation de certains de ces composants clés. Des éléments comme dbusmenu ont prouvé leur utilité pour apporter de la consistance à l'interface des applications GNOME et KDE fonctionnant sous Unity, et j'espère vraiment qu'elles seront adoptées par d'autres projets qui ont besoin de ces mêmes fonctions.

J'aimerais féliciter l'équipe d'ingénieurs pour le soin qu'ils apportent à la qualité et la testabilité, et pour leur désir de fournir aux développeurs des API propres et des documentations complètes permettant leur utilisation optimale. Si vous utilisez le jeu complet d'indicateurs dans Ubuntu 10.10, vous savez à quel point ce travail discret et continu permet d'obtenir un tableau de bord harmonieux et efficace. Nous allons livrer la première release de Utouch, qui continuera d'évoluer afin que GNOME et KDE puissent intégrer facilement les interfaces de mouvements multi-touch.

En plus de donner de mon temps, je soutiens aussi divers projets en les finançant. Injecter de l'argent dans un logiciel libre nécessite de se poser une question cruciale : cette somme serait-elle mieux employée ailleurs ? Il existe beaucoup de façons d'aider les gens : avec 100 000 \$, on peut scolariser, vêtir ou nourrir beaucoup de monde. Il me faut donc être sûr que cet argent apporte des bénéfices réels et quantifiables sur la vie des gens. Les messages de remerciement que je reçois chaque semaine pour Ubuntu me confortent dans cette idée. Plus important encore, je constate moi-même l'effet de catalyseur qu'a Ubuntu sur l'ensemble de l'écosystème Open Source – les nouveaux développeurs qui le rejoignent, les nouvelles plateformes qui apparaissent, les créations de nouvelles entreprises et l'arrivée de nouveaux participants – et j'en conclus que le financement que je fournis a un impact significatif.

Quand Ubuntu a été conçu, l'écosystème Linux était dans un

sens complètement formé. Nous avons un noyau, GNOME et KDE, Xorg, la Lib C, GCC et tous les autres outils bien connus. Bien sûr, il y avait des failles, des bugs et des feuilles de route pour les combler. Mais il manquait quelque chose, parfois défini comme « marketing », parfois défini comme « orienté utilisateur final ». Je me souviens avoir pensé « c'est ce que je peux apporter ». Donc Ubuntu et Canonical n'ont clairement PAS investi d'efforts dans ce qui fonctionnait déjà, mais dans de nouvelles idées et de nouveaux outils. J'y vois une contribution stimulante à l'écosystème Open Source en général, et je sais que beaucoup partagent cet avis. Ceux qui reprochent à Canonical de ne pas faire ci ou ça ont peut-être raison, mais ces critiques ne tiennent pas compte de tout ce que nous apportons et qui ne figurait pas sur la feuille de route avant notre arrivé. Bien sûr, il y a peu de travaux que nous accomplissons à nous seuls, et peu d'avancées que d'autres ne pourraient réaliser s'ils s'en faisaient un objectif, mais je crois que la passion de la communauté Ubuntu et l'enthousiasme de ses utilisateurs reflètent la nouveauté et l'originalité de ce projet. Ce doit être une source de satisfaction, de fierté et de motivation pour continuer dans cette voie.

Aucun projet particulier ne compte plus que le logiciel libre dans son ensemble. Il est plus important que le noyau Linux, plus important que GNU, plus important que GNOME et KDE, plus qu'Ubuntu, Fedora et Debian. Chacun de ces projets joue un rôle, mais c'est le tout qu'ils forment qui est vraiment en train de changer le monde. À cause des querelles concernant la contribution de chacun au logiciel libre, nous risquons de passer à côté de l'essentiel. Un peu comme une maladie auto-immune, quand le corps commence à s'attaquer lui-même. Par définition, quelqu'un qui se donne du mal pour diffuser le logiciel libre auprès d'un public plus large est dans le même camp que moi, contrairement aux 99% du reste du monde, si je veux penser en termes de camps. J'admire et respecte tout ceux qui consacrent leur énergie à faire avancer la cause du

logiciel libre, même si parfois nos avis divergent en ce qui concerne les détails et la manière de procéder.

Notes

[1] Crédit photo : [Trancept](#) (Creative Commons By-Nc-Sa)

[2] Suivi d'un minutieux travail de relecture par [Framalang](#) : Don Rico et Siltaar

[3] NdFramalang : *Local Community* Communautés Locales

Mark Shuttleworth d'Ubuntu n'est pas motivé par la haine de Microsoft

C'est non seulement une habitude mais l'une des nombreuses originalités de la célèbre distribution GNU/Linux : tous les six mois [Ubuntu](#) sort sa nouvelle version, qui, faisant de plus en plus d'adeptes, est logiquement de plus en plus attendue.



La prochaine [version](#) 10.04 LTS^[1] se prénomme *Lucid Lynx* et est prévue pour le mois prochain. Elle promet beaucoup. Mais elle promet aussi d'être l'amie des [trolls](#) ☐

Il faut dire que lorsque l'on occupe la place enviée et reconnue qui est la sienne dans la communauté (notoriété *grand public* incluse), on s'expose inévitablement à des critiques. Mais il faut également reconnaître qu'un certain nombre d'annonces récentes ont pu parfois jeter le trouble, en

particulier chez ceux qui sont moins attachés à *l'open source* qu'au *logiciel libre*.

De là à craindre que [Canonical](#), la société créée par [Mark Shuttleworth](#) pour développer et soutenir Ubuntu, se transforme en une sorte de nouveau Microsoft, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons certainement pas.

Se contentant de lister quelque éléments selon lui sujets à caution, c'est un pas que n'a cependant pas hésité à franchir un dénommé Alan Lord sur son blog, dans un court et lapidaire billet intitulé explicitement [Is Canonical Becoming The New Microsoft?](#)^[2].

Et cela n'a évidemment pas loupé, le billet a généré très rapidement une centaine de commentaires *divers* et *variés*, nécessairement orientés par ce *titre choc*.

Le journaliste [Sam Varghese](#) a alors jugé bon de contacter Mark Shuttleworth pour avoir son avis dans un article publié sur le site [iTWire](#) que vous proposons traduit ci-dessous^[3].

PS : Notons que dans l'intervalle, Ubuntu a également révélé sa [nouvelle charte graphique](#) et son nouveau logo (ci-dessus). Personnellement j'aime bien, même si je note la disparition apparente du slogan « Linux for Human Beings », qui était peut-être maladroit mais avait le mérite d'évoquer Linux. La confusion entre les deux ou l'aspiration de l'un par l'autre risquent de se faire plus grande encore.

Mark Shuttleworth : « Ma motivation, ce n'est pas la haine de Microsoft. »

[I'm not driven by Microsoft hatred: Shuttleworth](#)

Sam Varghese – 15 février 2010 – iTWire

(Traduction Framalang : Don Rico et Simon Descarpentries)

Mark Shuttleworth, fondateur et directeur général de la société Canonical, déclare que s'il a créé sa distribution GNU/Linux Ubuntu, ce n'est en aucun cas par animosité envers Microsoft.

Il a répondu aux questions d'ITWire concernant un récent [billet](#) de blog dont l'auteur accusait Canonical de devenir le nouveau Microsoft.

« J'admire plusieurs des accomplissements de Microsoft. J'estime qu'il est tout aussi détestable de diaboliser les employés d'une entreprise que des gens pour leur couleur de peau, leur nationalité ou toute autre particularité » explique Shuttleworth.

« Microsoft se livre toutefois à d'inacceptables abus de position dominante, et je suis fier qu'Ubuntu offre au monde un réel choix entre la servitude continue et la liberté utile, sûre et authentique. »

« Cela dit, mon rôle n'est pas de punir Microsoft, ni de les haïr ; je suis là pour proposer une meilleure voie, si je le peux. Ce sera dur, mais nous le pouvons. Et, dans les cas où nous partageons une cause commune, je travaille volontiers avec Microsoft. Il est possible que ce soit difficile à concevoir pour ceux qui pensent que la vie est plus facile à appréhender si on a un ennemi pour justifier sa cause, mais à mon sens ce comportement conduit au sectarisme, nuit aux résultats et nous empêche de corriger les erreurs du passé. »

Dans son billet, l'auteur énumérait les raisons pour lesquelles Ubuntu devenait d'après lui le nouveau Microsoft : l'intégration de [Mono](#) par défaut, la création d'[Ubuntu One](#) (un outil propriétaire de stockage en ligne), le [retrait de GIMP](#) et d'autres logiciels de la distribution, le [passage à Yahoo!](#) comme moteur de recherche par défaut, une [enquête](#) visant à savoir quelles applications propriétaires devaient être incluses dans les dépôts d'Ubuntu, et enfin, la nomination de

[Matt Asay](#) au poste de PDG.

Sans entrer dans les détails concernant chacun de ces points, Shuttleworth indique cependant que « toutes les questions abordées dans le billet que vous mentionnez ont été consciencieusement débattues sur des forums publics. Les gens de chez Canonical et les animateurs de la communauté Ubuntu y ont, je crois, présenté nos intentions sans faux-semblant. »

« Chacune de nos décisions affectant nos utilisateurs auront leurs détracteurs et leur partisans, » a-t-il ajouté, « mais c'est notre volonté de maintenir le cap face au changement qui confère à notre plateforme son dynamisme et sa pertinence, et nous ne nous soustrairons pas à cette responsabilité. »

Shuttleworth explique que son objectif personnel, ainsi que celui de tous ses collaborateurs chez Canonical, est d'apporter les avantages du logiciel libre au plus grand nombre. « C'est ce qui est au cœur de notre motivation, et à maintes reprises nous avons dû employer des chemins détournés pour rester cohérents avec ce principe. »

Il précise que la grande majorité du travail produit par Canonical est mis à la disposition de tous sous licence libre. « Y compris des éléments de nature éminemment stratégique, tel que [Launchpad](#), qui est publié sous une licence compatible avec les réflexions les plus récentes concernant les services internet libres. Nos réalisations propriétaires n'impliquent jamais qu'il faille installer des outils fermés de Canonical dans Ubuntu, se limitent à des services réseau, permettent de promouvoir tout le reste, et restent totalement optionnelles pour les utilisateurs d'Ubuntu. C'est une pratique que l'on retrouve sur d'autres plateformes. »

En conclusion, Mark Shuttleworth affirme être très fier de ce qu'apporte Canonical à la communauté du logiciel libre. « Si nous rencontrons autant de succès que je le souhaite, alors le monde aura pour la première fois une plateforme de qualité

professionnelle disponible gratuitement pour tous. Ce qui n'est pas le cas avec les acteurs dominants du marché Linux. Je me consacre corps et âme à ce but, et j'apprécie énormément de partager cette cause avec des milliers d'autres au sein de la communauté Ubuntu. »

« Travailler en partenariat avec Yahoo! n'a jamais, à ma connaissance, induit la moindre négociation avec Microsoft. Et nous n'accepterons pas les conditions de Microsoft en matière de licence de propriété intellectuelle, comme le fit Novell. En revanche, si nous pouvons collaborer de façon constructive avec Microsoft, Oracle ou IBM, lesquels incluent une grande quantité de code propriétaire dans leurs produits, il est certain que nous nous engagerons de façon ouverte et de bonne foi. Je suis convaincu que nous le ferons avec le soutien sans faille des responsables de la communauté Ubuntu. »

Notes

[1] Une *version LTS* (pour « Long Term Support ») garantit aux utilisateurs, constructeurs et assembleurs, une maintenance et un suivi sur plusieurs années.

[2] On notera qu'Alan Lord a fait depuis [amende honorable](#).

[3] Edit : Alan Lord est [intervenu](#) dans les commentaires ci-dessous, en nous signalant notamment la mise au point suivante concernant l'article du journaliste : [Sam Varghese Got It Wrong?](#).

Le logiciel libre et le mythe

de la méritocratie

En janvier 2008, Bruce Byfield écrivait, dans un article que nous avons traduit ici-même ([Ce qui caractérise les utilisateurs de logiciels libres](#)) : « La communauté du Libre peut se targuer d'être une [méritocratie](#) où le statut est le résultat d'accomplissements et de contributions ».



Deux ans plus tard, le même nous propose de sonder plus avant la véracité d'une telle assertion, qui ne va finalement peut-être pas de soi et relève parfois plus du mythe savamment auto-entretenu.

Et de poser en guise de conclusion quelques pertinentes questions qui si elles trouvaient réponse participeraient effectivement à combler l'écart constaté entre la théorie et la pratique.

Nos propres discours n'en auraient alors que plus de consistance et de maturité^[1].

Les projets open source et le mythe de la méritocratie

[Open Source Projects and the Meritocracy Myth](#)

*Bruce Byfield – 2 décembre 2009 – Datamation
(Traduction Framalang : Olivier et Cheval boiteux)*

« Ce n'est pas une démocratie, c'est une méritocratie. »

On trouve cette déclaration sur la page de [gouvernance d'Ubuntu](#), mais les notes de version de Fedora présentent quelque chose de similaire, tout comme la page [Why Debian for](#)

[developers](#) et partout où l'essence des projets libres et open source (*NdT* : [FOSS](#)) est débattue.

La méritocratie est un mythe, une de ces histoires que la communauté des logiciels libres et open source aime se conter. Par *mythe* je n'entends pas *mensonge*, mais cette méritocratie est une histoire que les développeurs se racontent à eux-mêmes pour les aider à se forger une identité commune.

En d'autres termes, l'idée que les logiciels libres et open source sont une méritocratie est aussi vraie que de dire que les États-Unis sont une terre d'opportunité, ou que les scientifiques sont objectifs. Pour les membres de la communauté des logiciels libres et open source cette idée est primordiale dans leur perception du système et leur perception d'eux-même, car ils ont foi en cette idée que le travail est récompensé par la reconnaissance de leurs pairs et l'attribution de plus de responsabilités

Afin de perdurer, il faut que le mythe renferme une part de vérité, et ainsi personne ne le remet en question. Des exceptions peuvent survenir, mais elles seront justifiées, voire niées.

Cependant, si les mythes de la communauté ne sont pas des mensonges, ils ne révèlent pas toute la vérité non plus. Ils sont souvent des versions simplifiées de situations bien plus complexes.

La méritocratie dans les logiciels libres et open source n'échappe, à mon avis, pas à ce constat. Selon le contexte, si vous contribuez dans un bon projet et faites les choses biens, l'aspect méritocratique des logiciels libres et open source s'ouvrira à vous, c'est souvent le cas.

Mais de là à dire que les communautés ne fonctionnent qu'au mérite, il y a un pas que je ne franchirai pas. Le mérite n'est qu'un facteur à prendre, parmi tant d'autres, le mérite seul ne vous accordera ni reconnaissance, ni responsabilités.

Bien d'autres considérations, souvent ignorées, entrent en jeu.

Hypothèses contestables

En invoquant l'argument du mérite on tourne rapidement en rond, c'est l'un des problèmes d'une méritocratie. Une hiérarchie est déjà établie, oui, mais comment ? Au mérite. S'ils n'avaient pas de mérite, ils n'auraient pas leur place.

Pas besoin de chercher bien loin pour voir que seul le mérite ne compte pas dans la hiérarchie des logiciels libres et open source. Les fondateurs du projet, en particulier, ont tendance à conserver leur influence, peu importe l'importance de leurs dernières contributions... si tant est qu'ils contribuent toujours au développement.

Par exemple, lorsque [Ian Murdock](#) fonda [Progeny Linux Systems](#) (entreprise pour laquelle j'ai travaillé) en 2000, il n'avait pas participé au projet Debian depuis quelques années. Et malgré cela, lorsque l'entreprise s'intéressa à Debian, son statut n'avait pas bougé. Tout portait à croire qu'il n'allait pas s'impliquer personnellement dans le projet et pourtant, s'il n'avait pas refusé la proposition, on lui aurait malgré tout attribué le titre de *Debian Maintainer* sans passer par le processus habituel.

Plus récemment, [Mark Shuttleworth](#) est devenu [dictateur bienveillant à vie](#) pour Ubuntu et Canonical, non pas à cause de ses contributions aux logiciels libres, mais parce qu'il disposait de l'énergie et de l'argent pour se propulser à ce rang. Sa position au sein d'Ubuntu ou de Canonical n'est pas remise en cause, mais toujours est-il qu'elle ne doit rien au mérite (au sens où l'entend la communauté), mais plutôt à son influence.

Et les leaders ne sont pas les seuls à gagner de l'influence pour des raisons autres que leur mérite. Dans les projets où certains contributeurs sont rémunérés et d'autres bénévoles,

les contributeurs rémunérés ont presque toujours plus d'influence que les bénévoles. Dans certains cas, comme sur le projet OpenOffice.org, les contributeurs salariés peuvent presque entièrement éclipser les bénévoles.

D'autres projets, comme Fedora, repartissent l'influence plus équitablement, mais les contributeurs payés occupent souvent des postes à responsabilité. Par exemple, des dix membres du [comité d'administration de Fedora](#), sept sont des salariés de Red Hat. Idem pour openSUSE où trois des cinq [membres du comité](#) sont des employés de Novell, le principal sponsor du projet, et un autre est consultant spécialisé dans les produits Novell. Et la situation est similaire dans bon nombre d'autres projets.

Alors oui, vous allez me dire que les membres payés ont plus de temps à accorder à ces responsabilités. C'est juste, mais ce n'est pas le sujet. Le fait est que les membres payés occupent statistiquement plus de postes à responsabilité que les bénévoles. Et c'est toute le postulat de départ qui est remis en cause, on constate alors que votre statut dans le projet n'est pas directement déterminé par votre mérite.

D'autres moyens de se faire remarquer

La méritocratie semble être le système parfait en théorie. Mais le fait est que la théorie est rarement mise en pratique. Avant de le reconnaître, encore faut-il déjà définir ce qu'est le mérite, la communauté des logiciels libres et open source ne fait pas exception.

Bâtie sur le code, la communauté des logiciels libres et open source valorise principalement la capacité à coder, bien que les plus gros projets soient beaucoup plus variés : tests, rédaction de la documentation, traduction, graphisme et support technique. De nombreux projets, comme Fedora et Drupal, évoluent et tentent de gommer cet a priori, mais cela demeure vrai pour la plupart des projets. Ainsi, les noms

connus dans les projets ou les personnes qui font des présentations lors des conférences sont majoritairement des développeurs.

Cet a priori est cependant justifié. Après tout, sans le code, le projet de logiciel libre ou open source n'existerait pas. Et pourtant, le succès du projet dépend autant des autres contributions que du code lui-même.

Et comme [le fait remarquer Kirrily Robert](#), blogueur chez Skud, même si certaines contributions sont moins estimées que d'autres, ça n'est pas une raison de les occulter complètement.

Par exemple, la personne la mieux placée pour écrire la documentation pourrait bien être le chef du projet, mais peut-être alors a-t-il mieux à faire que de rédiger la documentation. Il vaut peut-être mieux qu'une autre personne, même moins douée, rédige la documentation. Dans ce cas, celui qui écrit la documentation devrait être remercié, non seulement pour son travail, mais aussi parce qu'il libère l'emploi du temps du chef du projet. Et pourtant ceci est rarement reconnu dans les projets de logiciels libres ou open source.

L'idée que le mérite soit remarqué, reconnu et récompensé est rassurante dans notre culture industrielle moderne. J'aurai même tendance à penser que c'est encore plus rassurant dans le cercle des logiciels libres et open source, dont de nombreux membres admettent être introvertis, voire même se diagnostiquent eux-mêmes comme étant victime du [syndrome d'Asperger](#).

Mais le mérite est-il toujours reconnu dans les logiciels libres et open source ? Voici ce que Noirin Shirley [écrit](#) à propos des obstacles à franchir par les femmes pour participer à cet univers :

Souvent, les valeurs reconnues dans une méritocratie

deviennent rapidement le couple mérite/confiance en soi et obstination, dans le meilleur des cas. « Le travail bien fait ne vous apporte pas d'influence. Non, pour gagner de l'influence il faut faire du bon travail et bien s'en vanter, ou au minimum le rappeler à tout le monde régulièrement. » Les femmes échouent à cette étape là.

Shirley suggère ici qu'il faut non seulement être bon et régulier, mais il faut aussi savoir se rendre visible sur les forums, chats et listes de discussion, ainsi qu'aux conférences. Puisque les femmes sont apparemment conditionnées culturellement pour ne pas se mettre en avant, elles sont nombreuses à ne pas être à leur avantage dans un projet de logiciel libre ou open source (idem pour les hommes manquant de confiance en eux). Si elles ne peuvent ou ne souhaitent pas s'auto-promouvoir un minimum, leurs idées peuvent passer inaperçues, être sous-estimées ou carrément écartées.

À l'inverse, selon la même logique, certains gagnent en autorité plus parce qu'ils sont sociables ou opiniâtres que pour ce qu'ils réalisent concrètement (j'ai quelques exemples en tête, mais je ne veux pas faire d'attaque personnelle).

Tout comme la démagogie peut pervertir la démocratie, l'auto-promotion peut pervertir la méritocratie. Si un projet n'y prend pas garde, il se retrouvera bien vite à accepter des contributions, non pas sur la base de leur qualité, mais à cause de la visibilité et de l'insistance de celui qui les propose.

L'attraction sociale et comment s'y soustraire

Dans *Le mythe de la méritocratie*, Stephen J. McNamee et Robert K. Miller, Jr. [avancent](#) que la méritocratie aux États-Unis est influencée par ce qu'ils nomment *l'attraction sociale*. Ce sont des facteurs comme l'origine sociale ou l'éducation qui peuvent modifier positivement ou négativement la perception qu'ont les autres de nos contributions.

D'après moi, l'attraction sociale touche aussi la communauté des logiciels libres et open source, pas simplement parce qu'elle fait partie de notre société industrielle moderne, mais pour des facteurs qui lui sont propres. Reconnaître son existence n'est pas forcément facile, mais ça n'est pas pour autant une remise en cause de la méritocratie dans les logiciels libres et open source. L'importance du travail réalisé par les contributeurs n'en est pas non plus amoindrie.

Au contraire, reconnaître l'existence de l'attraction sociale peut être un premier pas pour améliorer la méritocratie dans le monde des logiciels libres et open source.

Kirrily Robert émet une idée intéressante. À l'instar des auditions anonymes où les musiciennes sont plus facilement choisies lorsque le sexe de la personne qui postule [n'est pas connu](#), Robert propose que les soumissions soient également anonymes afin que leur évaluation ne soit pas biaisée. Si l'augmentation des contributions féminines lui tient à cœur, ces soumissions anonymes pourraient aussi garantir que seul le mérite entre en ligne de compte pour chaque contribution.

Mais ce n'est là qu'une proposition. Si vous voulez que la communauté des logiciels libres et open source devienne véritablement méritocratique, alors elle doit avoir le courage de se poser quelques bonnes questions.

Pour commencer, par quel autre moyen peut-on réduire l'importance de l'auto-promotion ? Comment peut-on s'assurer que les employés et les bénévoles soient réellement au même niveau ? Peut-on redéfinir le mérite pour qu'il ne reflète pas uniquement ce qui est lié au code, mais au succès global du projet ?

Répondre à ces questions n'affaiblira pas le principe du mérite. Au contraire, ce principe de base de la communauté devrait en ressortir renforcé, et mieux utilisé. Et c'est, sans aucun doute, ce que souhaite tout supporter des logiciels

libres et open source.

Notes

[1] Crédit photo : [Banoootah](#) (Creative Commons By)

Recherche évangéliste du Libre désespérément

Une traduction sans prétention qui pose la question des lacunes marketing, supposées ou avérées, du logiciel libre (ou plutôt de l'Open Source pour être plus précis car nous sommes aux US et il est avant tout question de business). Un marketing qui serait porté par des spécialistes que le monde informatique anglo-saxon a pris l'habitude d'appeler des [« évangélistes »](#).



Dans le domaine qui nous préoccupe ici, les évangélistes dignes de ce nom ([Stallman](#), [Shuttleworth](#)...) se feraient donc rares et ce serait du coup un handicap alors même que tout est en place pour que logiciel libre crève l'écran LCD^[1].

Il est vrai que lorsque l'on observe chez nous le travail de communication d'un [Tristan Nitot](#) (sur son blog, en conférence, dans les médias...), on se dit qu'effectivement il est plus qu'utile à Mozilla et, indépendamment de la qualité intrinsèque des produits, cela a dû certainement avoir une influence sur le succès en France et en Europe du navigateur

Firefox.

L'Open Source a-t-il besoin de meilleurs évangélistes ?

[Does OpenSource Need Better Evangelists](#)

Sam Dean – 20 février 2009 – OStatic

(Traduction Framalang : Aragog, Goofy et Olivier)

Les sociétés commerciales Open Source ont-elles besoin de meilleurs évangélistes ? Tout pousse à le croire. Par exemple, [Savio Rodrigues note](#) que dans le récent tour d'horizon des « [entreprises les plus novatrices du monde](#) » du magazine Fast Company, pas une seule entreprise Open Source n'est répertoriée. Sun Microsystems figurait sur la liste l'année dernière, mais cette année elle n'apparaît plus que parmi les exclues dans la rubrique « Les 33 sociétés, parmi les 50 bien classées par Fast Company l'an dernier, qui ne figurent plus sur la liste cette fois mais qu'il faut suivre ». Je ne pense pas qu'ici le problème soit lié à un manque d'innovation parmi les candidats Open Source dignes d'une liste comme celle de Fast Company ; c'est plutôt un problème d'évangélisation médiocre.

Le terme « évangéliste » a été largement utilisé pendant des années par d'éminents employés de Microsoft et Apple lorsque ces entreprises se développaient. Je me rappelle avoir pensé que ce mot est étroitement associé à des gens, dont certains sont des fanatiques, qui recherchent une large audience pour les messages religieux. Pourtant, c'est exactement la raison pour laquelle le surnom a été attribué aux gens tels que Guy Kawasaki pour Apple. Le titre était censé évoquer la ferveur, la foi envers la plate-forme, le besoin de transmettre le message à la foule. Et en parlant d'Apple, qui est l'alter ego Open Source de Steve Jobs ?

Dans un article datant de l'année dernière et intitulé « [Les](#)

[quatre choses dont Linux a besoin](#) », Joe Brockmeier soutenait qu'une des quatre choses nécessaires était le « marketing unifié ». Il écrivait :

« Si vous prenez tous les budgets marketing de tous les fournisseurs de Linux, que vous doublez ce chiffre et que vous y ajoutez un zéro, peut-être commenceriez vous à vous approcher de la somme que Microsoft dépense en marketing pour Windows. Les agences de publicité de diverses industries l'ont bien compris – c'est une bonne idée de mettre en commun votre argent pour augmenter votre part de marché quand vous faites conjointement concurrence à une autre entreprise. »

C'est le genre d'effort de marketing unifié que les évangélistes futés pourraient facilement mener, pour Linux certes, mais aussi pour l'Open Source dans son ensemble. Si cela se fait si peu dans la communauté Open Source, c'est en partie parce qu'elle est trop [« communautariste »](#), ce qui la dessert. Je pense que la Fondation Linux est en train de faire quelques bonnes percées dans le processus d'unification, mais davantage d'efforts sont nécessaires pour un évangélisme de l'Open Source fort et unifié, et davantage d'argent aussi.

Dana Blankenhorn vient de faire un bon article qui montre que la communauté Open Source s'appuie [plus sur des formules que sur les faits](#). Il montre du doigt les proclamations discutables formulées par Jonathan Schwartz de Sun sur JavaFX, présenté comme « la plate-forme de RIA (Rich Internet Application) dont la croissance est la plus rapide du marché. »

Pourquoi est-ce que Schwartz ne vante pas plutôt le succès fantastique qu'a rencontré récemment MySQL ? C'est aussi cela du bon évangélisme, la diffusion d'informations pertinentes avec force et conviction.

Voici [une analyse récente](#) du cloud computing, venant d'un groupe de réflexion de chercheurs de l'université de

Californie, à Berkeley. Elle contient 25 pages de petits caractères sur l'état et l'avenir du cloud computing, mais ne mentionne qu'une seule fois l'Open Source, en passant. Voilà où nous en sommes, alors que les progrès de l'Open Source jouent aujourd'hui [un rôle vital sur la scène du cloud computing](#).

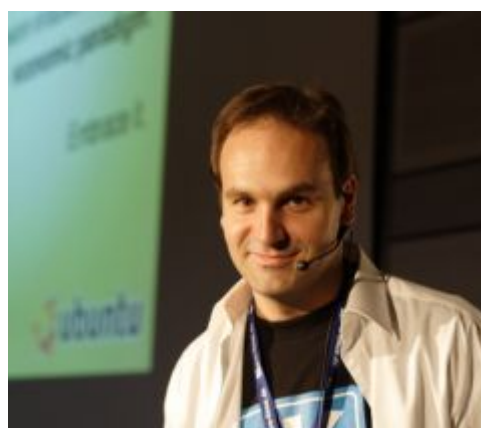
Je trouve absurde que Hulu, qui propose du contenu vidéo en ligne (qui l'eut cru ?), soit numéro trois sur la liste des novateurs de Fast Company, alors que pas une seule société Open Source n'y apparaît. Le problème n'est pas le manque d'innovation, mais plutôt un manque de bonne communication et un manque crucial d'évangélisme Open Source unifié.

Notes

[1] Crédit photo : [Eduardoizquierdo](#) (Creative Commons By)

Ubuntu dans le New York Times

Samedi dernier Ubuntu a eu l'honneur d'apparaître dans les colonnes du très prestigieux et (encore) très diffusé journal américain [New York Times](#), repris ensuite par le non moins prestigieux mais plus européen [International Herald Tribune](#).



Il s'agissait avant tout de dresser le portrait de son charismatique et atypique père fondateur [Mark Shuttleworth](#). Il n'en demeure pas moins qu'à travers ce prisme c'est non seulement la plus célèbre des distributions GNU/Linux mais

également, nous semble-t-il, la *communauté du libre* dans son ensemble qui se trouve ainsi mise en lumière auprès d'un large public^[1].

Dans la mesure où, au-delà de cette reconnaissance de principe, l'article nous a semblé intrinsèquement intéressant, nous avons mis nos plus fins limiers traducteurs sur le coup pour vous le proposer moins d'une semaine après sa parution.

Un bon samaritain du logiciel qui ne fait pas du Windows

[A Software Populist Who Doesn't Do Windows](#)

*Ashlee Vance – 10 janvier 2009 – The New York Times
(Traduction Framalang : Goofy et aKa)*

On les considère soit comme de misérables casse-pieds soit comme ceux-là même qui pourraient causer la chute de Windows. À vous de choisir.

Au mois de décembre, des centaines de ces développeurs controversés de logiciels étaient rassemblés pour une semaine au quartier général de Google à Mountain View, en Californie. Ils venaient des quatre coins du globe, arborant beaucoup de signes de reconnaissance des mercenaires du code : jeans, queues de cheval, visages hirsutes aux yeux injectés de sang.

Mais au lieu de se préparer à vendre leur code au plus offrant, les développeurs ont conjugué leurs efforts généralement bénévoles pour essayer d'ébranler le système d'exploitation Windows de Microsoft qui équipe les ordinateurs personnels, et dont les ventes ont rapporté près de 17 milliards de dollars l'an dernier.

Le clou de la réunion était une chose appelée Ubuntu et un certain Mark Shuttleworth, le charismatique milliardaire sud-africain, qui tient lieu de chef spirituel et financier de

cette tribu des codeurs.

Créé il y a maintenant tout juste quatre ans, Ubuntu (prononcez ou-BOUN-tou) s'est imposé comme la version du système d'exploitation pour Linux dont le développement a été le plus rapide et la notoriété la plus grande, il concurrence Windows avant tout par son très, très bas prix : 0 dollar.

On estime à plus de dix millions le nombre d'utilisateurs d'Ubuntu aujourd'hui, et ils représentent une sérieuse menace pour l'hégémonie de Microsoft dans les pays développés, peut-être même plus encore dans les contrées qui sont en train de rattraper la révolution technologique.

« Si nous réussissons, nous changerons complètement le marché du système d'exploitation, » a déclaré M. Shuttleworth pendant une pause au cours de la rencontre, le sommet des développeurs d'Ubuntu. « Microsoft devra s'adapter, et je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose. »

Linux est gratuit, mais il y a toujours moyen de gagner de l'argent pour les entreprises qui gravitent autour du système d'exploitation. Des firmes comme IBM, Hewlett-Packard et Dell installent Linux sur plus de 10% de leurs ordinateurs vendus comme serveurs, les entreprises paient les fabricants de matériel et de services informatiques comme les vendeurs de logiciels Red Hat et Oracle, pour régler tous les problèmes et tenir à jour leurs systèmes basés sur Linux.

Mais Canonical, l'entreprise de Mark Shuttleworth qui élabore Ubuntu, a décidé de se concentrer à court terme sur les PC utilisés au travail et par les gens chez eux.

Les partisans de l'Open Source caressent depuis longtemps le rêve de voir en Linux un puissant rival de Windows, et dans une moindre mesure de l'OS X pour Mac de Apple. Ils proclament haut et fort que les logiciels qui peuvent être librement modifiés par le plus grand nombre peuvent s'avérer moins chers et meilleurs que le code propriétaire produit par des

entreprises boulimiques. Cependant, ils ont eu beau faire tout leur possible, les adeptes zélés de Linux n'ont pas réussi à provoquer un usage généralisé de Linux sur les ordinateurs de bureau et les portables. Cet excentrique objet qu'est le logiciel demeure la spécialité des geeks, pas celui des grands-mères.

Mais avec Ubuntu, croient les prosélytes, il se pourrait qu'il en aille autrement.

« Je pense qu'Ubuntu a attiré l'attention des gens sur l'ordinateur de bureau Linux, » a déclaré Chris DiBona, le patron du département des logiciels Open Source chez Google. « S'il existe un espoir pour l'ordinateur de bureau Linux, c'est d'Ubuntu qu'il viendra »

Près de la moitié des 20 000 employés de Google utilisent une version légèrement modifiée d'Ubuntu, plaisamment appelée Goobuntu.

Les gens qui feront connaissance avec Ubuntu pour la première fois le trouveront très proche de Windows. Le système d'exploitation propose une interface graphique agréable, avec des menus familiers et toute la gamme des applications habituelles d'un ordinateur : un navigateur Web, un client courriel, un logiciel de messagerie instantanée et une suite bureautique libre pour créer des documents, des feuilles de calcul et des présentations.

Bien que relativement facile à utiliser pour les familiers de la technologie numérique, Ubuntu – et toutes les autres versions de Linux – peut poser quelques problèmes à l'utilisateur moyen. Beaucoup d'applications créées pour Windows ne fonctionnent pas sous Linux, y compris les jeux les plus populaires et les logiciels de gestion financière, par exemple. Et les mises à jour de Linux peuvent provoquer quelques problèmes dans le système, affectant des fonctions de base comme l'affichage ou la gestion de la carte son.

Canonical a essayé de régler en douceur un grand nombre de problèmes qui empêchaient Linux d'atteindre le grand public. Cette attention portée aux détails dans une version de Linux pour ordinateur de bureau contraste vivement avec les préoccupations des grands distributeurs de systèmes d'exploitation comme Red Hat et Novell. Bien que ces entreprises produisent des versions pour ordinateur de bureau, elles passent le plus clair de leur temps à rechercher de juteux profits sur les serveurs et les centres de traitement des données. Résultat : Ubuntu est apparu comme une sorte de communauté rêvée pour tous ces développeurs de logiciel idéalistes qui se voient comme des acteurs d'une contre-culture.

« C'est tout à fait comparable à ce qu'ont réussi des firmes comme Apple et Google, c'est-à-dire constituer une communauté mais surtout une communauté de passionnés », a dit Ian Murdock, le créateur d'une version précédente de Linux appelée Debian, sur laquelle est bâti Ubuntu.

Les entreprises de technologie grand public ont pris bonne note de la vague d'enthousiasme autour d'Ubuntu. Dell a commencé à vendre des PC et des ordinateurs de bureau avec ce logiciel dès 2007, et IBM a commencé plus récemment à proposer Ubuntu en tête d'un lot d'applications qui rivalisent avec Windows.

Canonical, implanté à Londres, a plus de 200 employés à temps plein, mais sa force de travail entière s'étend bien au-delà, grâce à une armée de bénévoles. L'entreprise a invité à ses frais près de 60 d'entre eux à assister à une réunion de développeurs, en considérant qu'ils étaient des contributeurs importants du système d'exploitation. 1000 personnes travaillent sur le projet Debian et mettent leur logiciel à la disposition de Canonical, tandis que 5000 diffusent sur Internet les informations sur Ubuntu, et 38000 se sont enregistrés pour traduire le logiciel en diverses langues.

Lorsqu'une nouvelle version du système d'exploitation est disponible, les fans d'Ubuntu se ruent sur Internet, sur les sites Web souvent dépassés par les événements qui distribuent le logiciel. Et des centaines d'autres organisations, surtout des universités, aident également à la distribution.

La société de recherche en hautes technologies IDC estime que 11% des entreprises américaines utilisent des systèmes basés sur Ubuntu. Ceci dit, la majeure partie des adeptes d'Ubuntu est apparue en Europe, où l'hégémonie de Microsoft a dû subir un sévère contrôle politique et juridique.

Le ministère de l'éducation de Macédoine fait confiance à Ubuntu, et fournit 180000 copies du système d'exploitation aux écoliers, tandis que le système scolaire espagnol procure 195000 portables Ubuntu. En France, l'Assemblée Nationale et la Gendarmerie Nationale (un corps militaire chargé de missions de police) sont équipés ensemble de 80000 ordinateurs sous Ubuntu. « Le mot *libre* était très important », précise Rudy Salles (*NdT : Difficile ici de savoir si il s'agit de « free » dans le sens de « libre » ou de « gratuit », sûrement un peu des deux*), le vice-président de l'Assemblée, en observant que cet équipement a permis au corps législatif d'abandonner Microsoft.

Il ne fait aucun doute que la croissance rapide d'Ubuntu ait été aidée par l'enthousiasme qui a entouré Linux. Mais c'est M. Shuttleworth et son mode de vie décoiffant qui ont surtout suscité un intérêt dont bénéficie Ubuntu. Alors qu'il préfère se vêtir sans façons à la manière des développeurs, certaines de ses activités, notamment un voyage dans l'espace, sortent de l'ordinaire.

« Bon, j'ai une vie très privilégiée, d'accord... » dit M. Shuttleworth. « Je suis milliardaire, célibataire, ex-cosmonaute. La vie pourrait difficilement être plus belle pour moi. Être un fondu de Linux rétablit une sorte d'équilibre.»

M. Shuttleworth a commencé à fonder sa fortune juste après avoir obtenu un diplôme de commerce de l'Université du Cap en 1995. Il payait ses factures en gérant une petite entreprise de conseil en technologie, en installant des serveurs Linux pour que des compagnies puissent faire tourner leur site Web, et autres services de base. Son goût pour le commerce et ses connaissances acquises dans les technologies numériques l'ont incité à miser sur l'intérêt croissant de l'Internet. « Je suis plus un universitaire qu'un marchand de tapis prêt à tout pour faire des coups », dit-il. J'étais très intéressé par la façon dont Internet modifiait le commerce et j'étais résolu à aller plus loin encore.»

M. Shuttleworth décida de lancer en 1995 une entreprise appelée Thawte Consulting (*NdT : à prononcer comme « thought » la pensée*), qui proposait des certificats numériques, un système de sécurité utilisé par les navigateurs pour vérifier l'identité des entreprises de commerce en ligne. À l'âge de 23 ans, il rendit visite à Netscape pour promouvoir un standard généralisé de ces certificats. Netscape, qui était alors le navigateur Web dominant, prit une participation, et Microsoft, avec son navigateur Internet Explorer, en fit autant.

Quand la folie du point.com (*NdT : La bulle internet*) se déclencha, des entreprises se montrèrent intéressées par cette boîte implantée en Afrique du Sud qui faisait du profit. En 1999, VeriSign, qui gérait un grand nombre de services structurels pour Internet, acheta Thawte pour 575 millions de dollars. (M. Shuttleworth avait décliné une offre à 100 millions de dollars quelques mois plus tôt.) Comme il était le seul détenteur de la société Thawte, M. Shuttleworth, fils d'un chirurgien et d'une institutrice de jardin d'enfant, s'est retrouvé très riche à 26 ans à peine.

Alors que peut bien faire un millionnaire fraîchement éclos ? M. Shuttleworth a regardé vers les étoiles. En versant une somme évaluée à 20 millions de dollars aux autorités russes, il s'est offert un voyage de 10 jours dans l'espace à bord de

la station spatiale internationale Soyouz TM-34, en 2002, devenant ainsi le premier « afronaute », comme l'a appelé la presse. « Après la vente de la société, il ne s'agissait pas de se vautrer sur des yachts avec des bimbos » a-t-il dit. « Il était très clair que j'étais dans une situation exceptionnelle qui me permettait de choisir de faire des choses qui auraient été impossibles sans cette fortune. »

Dans les années qui ont suivi, M. Shuttleworth a soutenu des startups et des organisations humanitaires. Grâce à ses investissements aux États-Unis, en Afrique et en Europe, il dit avoir amassé une fortune de plus d'un milliard de dollars. Il passe 90% de son temps, cependant, à travailler pour Canonical, qu'il considère comme un autre projet destiné à reculer les limites du possible.

« Je me suis bien débrouillé dans mes investissements, dit-il, mais cela n'a jamais été pleinement satisfaisant. J'ai peur d'arriver à la fin de ma vie en ayant l'impression de n'avoir rien bâti de sérieux. Et réaliser quelque chose que les gens pensaient impossible est un défi excitant ».

Le modèle choisi par Canonical permet cependant difficilement d'en tirer économiquement profit.

Beaucoup de compagnies Open Source offrent gracieusement une version gratuite de leur logiciel avec quelques limitations, tout en vendant la version intégrale accompagnée des services additionnels qui assurent au produit sa mise à jour. Canonical offre tout, y compris son produit phare, et espère que quelques entreprises vont alors se tourner vers lui pour acheter des services comme la gestion de grands parcs de serveurs et d'ordinateurs, au lieu de gérer ça elles-mêmes avec des experts maison.

Canonical dispose d'une autre source de revenus avec des compagnies comme Dell qui vendent des ordinateurs avec Ubuntu installé, et qui contribuent au logiciel avec des projets

technologiques tels que l'implantation de fonctions propres à Linux sur les portables. L'un dans l'autre, le chiffre d'affaires de Canonical doit s'approcher des 30 millions de dollars par an, selon M. Shuttleworth. Un chiffre qui n'a pas de quoi inquiéter Microsoft.

Mais M. Shuttleworth défend l'idée que 30 millions de dollars par an est un revenu qui se suffit à lui-même, juste ce dont il a besoin pour financer les mises à jour régulières d'Ubuntu. Et un système d'exploitation qui s'auto-finance, dit-il, pourrait bien changer la manière dont les gens perçoivent et utilisent le logiciel qu'ils ont chaque jour sous les yeux.

« Sommes-nous en train de répandre la paix sur le monde ou de le changer radicalement ? Non », dit-il. « Mais nous pouvons faire évoluer les attentes des gens et le degré d'innovation qu'ils peuvent espérer pour chaque dollar dépensé. »

On estime que Microsoft emploie depuis 5 ans 10000 personnes sur Vista, son nouveau système d'exploitation pour ordinateur de bureau. Le résultat de cet investissement qui se chiffre en milliards de dollars est un produit arrivé trop tard sur le marché, et que les critiques ont descendu en flammes.

Dans le même temps, Canonical publie une nouvelle version d'Ubuntu tous les six mois, en ajoutant des fonctionnalités qui tirent parti des dernières avancées fournies par les développeurs et les fabricants de composants comme Intel. Le modèle de développement de la société c'est avoir une longueur d'avance sur Microsoft, à la fois sur les prix et sur des fonctions qui lui ouvrent de nouveaux marchés.

« Il est pour moi tout à fait clair que la démarche Open Source aboutit à de meilleurs résultats, » dit M. Shuttleworth. De tels propos venant d'un homme désireux de financer un logiciel pour les masses – et par les masses – confortent ceux qui voient dans l'Open Source plus une cause à défendre qu'un

modèle économique.

Sur son temps libre, Agostino Russo par exemple, qui travaille à Londres pour un fonds d'investissement chez Moore Europe Capital Management, a conçu une application appelée Wubi qui permet d'installer Ubuntu sur des ordinateurs tournant sous Windows.

« J'ai toujours pensé que l'Open Source était un mouvement socio-économique très important » dit M. Russo.

Mais en fin de compte, plusieurs aspects de l'entreprise de M. Shuttleworth paraissent encore chimériques. Linux demeure mal dégrossi, et le modèle économique de Canonical le rapproche plus d'une organisation humanitaire que d'une entreprise en passe de devenir un poids lourd de l'édition logicielle. Et même si Ubuntu, produit Open Source, s'avère un succès phénoménal, le système d'exploitation sera largement utilisé pour tirer parti de services en ligne propriétaires proposés par Microsoft, Yahoo, Google et les autres.

« Mark est tout à fait sincère et il croit véritablement à l'Open Source » dit Matt Asay, un chroniqueur des technologies Open Source qui dirige la société de logiciels Alfresco. « Mais je pense qu'à un moment donné il va passer par une remise en question de son credo. » M. Asay se demande si Canonical pourra faire vivre durablement sa philosophie du « tout est offert » et « tout est ouvert ».

Canonical ne montre pourtant pas de signe avant-coureur de ralentissement ni d'inflexion de sa trajectoire. « Nous avons déjà une idée claire du terrain sur lequel il nous faut concurrencer Windows », dit M. Shuttleworth. « Maintenant la question est de pouvoir créer un produit élégant et épatant. »

Dans sa vie privée, il continue de tester tout ce qui est possible, demandant par exemple qu'une connexion par fibre optique soit installée chez lui, à la frontière des quartiers chics de Londres que sont Chelsea et Kensington. « Je veux

savoir ce que ça fait d'avoir une connexion à un gigaoctet chez soi », dit-il. « Ce n'est pas que j'aie besoin de regarder du porno en haute définition mais parce que je veux voir en quoi ça modifie notre comportement. »

Il affirme que Canonical n'est pas simplement une entreprise de bienfaisance menée par un individu qui a du temps, de l'argent et la volonté de s'attaquer à Microsoft bille en tête. Son idéal est de faire d'Ubuntu le standard pour un ou deux milliards d'êtres humains qui vont bientôt s'acheter un ordinateur personnel.

Notes

[1] Crédit photo : [Stopped](#) (Creative Commons By)